CAROLE LOUIS

En résidence aux RAVI d’avril à juin 2021

Pénétrer l’univers de Carole Louis n’est pas bien difficile. Il y a des impressions familières dans l’ambiance de kermesse d’école primaire que son atelier des RAVI dégage. La pêche aux canards tient la vedette. Un peu partout pendent les jouets supposément à gagner, avec leurs couleurs vives et leurs emballages scintillants. Des grappes de ballons roses en forme de cœur meublent le plafond. Plus loin, quelques automates s’agitent en pure perte et sans danger. Manquent une musique de limonaire et le parfum sucré des barbes à papa.

Y rester est autre affaire. On ne le voit peut-être pas de suite mais quand même : un peuple de cafards (comme il se doit sorti d’une bouche d’aération) envahit l’atelier. Les canards ont fait place à de grosses pilules fluo qu’il faudra bien avaler. A y regarder de plus près, les lots pour récompenser les meilleurs pêcheurs ont tous leur part de déviance. Un « blister » renferme le nécessaire du fossoyeur ; un autre, un poulet prêt à être enterrer et déjà dévoré par les insectes nécrophages ; la panoplie de la parfaite ménagère contient un gag ball … Tout cela ressemble bien à une kermesse mais d’un genre particulier. En tout cas, elle n’est pas destinée aux enfants. Elle ne semble en fait dévolue qu’à nous renvoyer à nous-même, via le prisme déformant d’un univers dystopique. « Je réfléchis à des extrapolations du monde où nous vivons, explique Carole Louis. Le capitalisme à tout crin s’accrocherait malgré l’effondrement de l’économie. Tout serait factice comme ces jouets de plastique. L’OSB, matériau solide et pas cher qu’on utilise notamment pour condamner les maisons abandonnées, se trouverait partout. La précarité serait la norme. Policier, femme d’ouvrage et médecin deviendraient les seuls métiers essentiels. L’humain serait traité comme un lapin de batterie ; il se nourrirait d’ailleurs de médicaments - et certainement pas de légumes - distribués par les biberons pour animaux que j’ai accrochés à une cimaise et qui laissent suinter un douteux mélange artificiel et épais. Et, pour que le ‘peuple’ reste dans le rang, le pouvoir s’exercerait en produisant de faux bonheurs. »

Le cauchemar est noir, profond et touffu. S’y mêlent des considérations sur l’économie, la politique, l’hygiénisme, l’écologie ou la surmédicalisation dans des intrications dignes des *Prisons* de Piranèse. Carole Louis se garde de donner la leçon : elle est contestataire mais pas plus accusatrice que moralisatrice : ni réquisitoire, ni revendication idéologique. La charge ludique de son installation la préserve des pesanteurs oiseuses de la morale puisque tout cela ne serait qu’un jeu. Reste qu’elle me fait peur… la fiction dystopique qu’elle construit ne se pose-t-elle pas comme l’évocation d’un temps suspendu dans une apocalypse fulgurante, auquel ce que nous vivons ici et maintenant commence effectivement à ressembler ?

Pierre Henrion

.